

TRADITION, PATRIARCAT ET LEGITIMATION DE LA VIOLENCE SYMBOLIQUE DANS *LE HAREM DU ROI* DE DJAÏLI AMADOU AMAL

Jean REKDAÏ JEAN ZAMBA

Université de Cape Town/Afrique du Sud

jenzamba89@gmail.com

Résumé : Cet article mobilise le concept de violence symbolique selon Pierre Bourdieu pour analyser *Le Harem du roi* de Djaïli Amadou Amal, un roman captivant et reluisant sur les conditions féminines sahéliennes publié en 2024 aux Editions Emmanuelle Collas, qui explore l'articulation entre tradition, patriarcat et domination symbolique des femmes. Il montre comment la construction sociale du pouvoir traditionnel et des normes de genre produit une violence intériorisée et subtile, tout en laissant apparaître des fissures dans ce système par la prise de conscience progressive des personnages féminins. Enfin, il souligne le rôle de la littérature comme espace critique capable de dévoiler les mécanismes de domination masculine sur la femme dans la cour au harem.

Mots-clés : Violence symbolique, Patriarcat, Tradition, Harem, Domination masculine, Conscience féminine.

TRADITION, PATRIARCHY AND THE LEGITIMIZATION OF SYMBOLIC VIOLENCE IN *LE HAREM DU ROI* BY DJAÏLI AMADOU AMAL

Abstract : This article draws on Pierre Bourdieu's concept of symbolic violence to analyze *Le Harem du roi* by Djaïli Amadou Amal, a captivating and vivid novel on the conditions of women in the Sahel published in 2024 by Editions Emmanuelle Collas, which explores the interplay between tradition, patriarchy, and the symbolic domination of women. It shows how the social construction of traditional power and gender norms produces internationalized and subtle violence, while revealing cracks in this system through the female characters' gradual awakening. Finally, it highlights the role of literature as a critical space capable of exposing the mechanisms of male domination over women within the harem.

Keywords : Symbolic violence, Patriarchy, Tradition, Harem, Male domination, Female consciousness.

Introduction

Dans de nombreuses sociétés patriarcales, le pouvoir masculin ne s'exerce pas seulement par la force physique, mais également par l'intériorisation de normes sociales qui légitiment la domination. Pierre Bourdieu décrit ce phénomène comme une « violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes » (Bourdieu, 1998 : 7). Cette violence symbolique repose sur une doxa, c'est-à-dire un ensemble de croyances et de normes admises comme naturelles, et se transmet à travers l'habitus, un système de dispositions intériorisées orientant les pratiques sociales (Bourdieu, 1972 : 168 ; 1998 : 40). *Le Harem du roi* (Amadou Amal, 2024) met en scène Boussoura, professeure de littérature, et Seini, médecin, confrontés à l'ascension du pouvoir traditionnel. L'ouvrage explore comment la tradition et le patriarcat s'allient pour produire une domination subtile mais omniprésente, notamment à travers l'institution du harem. L'analyse bourdieusienne permettra de comprendre comment la littérature féminine sahélienne peut alors révéler des mécanismes de domination invisibles et les fissures dans la hiérarchie sociale. Pour

comprendre cette dynamique, il est essentiel d'analyser le rôle de la tradition comme fondement du patriarcat dans le roman. Ce pendant qu'est-ce qui rend de plus en plus sacré le pouvoir de l'homme dans les sociétés patriarcales malgré l'avancée de la modernité ? Aussi qu'est-ce qui pousse la femme à cultiver davantage la docilité rendant sacré le pouvoir de domination symbolique masculine ? En s'appuyant sur les mécanismes de disposition et de soumission de la gent féminine, on semble pouvoir constater que, la femme en générale, subit une violence douce et une domination subtile (Bourdieu) dans la cour au harem comme fondement du patriarcat. Cette dynamique de domination intériorisée Bourdieusienne montre que la sacralisation du pouvoir masculin est sujet au silence rituel et à l'intériorisation du consentement contraint féminin. La littérature apparaît alors comme un espace du dévoilement de l'émergence d'une conscience critique féminine et de résistances symboliques.

1. La tradition comme fondement du patriarcat

Le discours sexiste dont fait écho la littérature francophone subsaharienne témoigne de plus en plus des mécanismes des sociétés patriarcales dans lesquelles la femme semble perdre toute son autorité et son autonomie au détriment des principes culturels et religieux façonnant des sujets et des groupes sociaux hiérarchisés selon lesquels l'homme se trouve au perchoir. Ce discours patriarcal semble établir le *harem* comme institution de reproduction sociale de légitimation de la doxa et de la sacralisation du pouvoir masculin.

1.1. Le harem comme institution de reproduction sociale

Le harem dans *Le Harem du roi*, n'est pas seulement un lieu physique où vivent les concubines, il est surtout une institution sociale légitimant la domination masculine. Le roman définit la présence des concubines dans le harem comme une norme inévitable et chaque roi qui refuse de s'y conformer s'expose à toute sorte de menace, dit Djidda à sa majesté, le nouveau roi qui vient d'être intronisé. Seini, puisqu'il s'agit de lui, est le fils d'une des concubines de son père, nourri par les principes de l'éducation moderne. Médecin de formation, il mène une vie modeste auprès de ses sympathiques enfants et de sa magnifique unique épouse (Boussoura) sous un régime monogamique. S'appuyant donc sur la feuille de route conjugale de la modestie, Seini, dès son intronisation, semble ne pas apprécier les concubines qui font partie intégrante de la cour royale. Mais Djidda la maîtresse de la cour au harem perçoit la déclinaison des concubines par le nouveau roi comme une dérogation flagrante :

Majesté, vous savez très bien de quoi il s'agit. Avez-vous l'intention de bouleverser les fondements sur lesquels repose la chefferie ? C'est un honneur pour ces gens d'origine servile que leurs filles deviennent des concubines royales. Et, n'oubliez pas, ce sont généralement les princes nés de ces concubines qui ont le plus de chance de devenir les prochains monarques. (Amadou Amal, 2024 :24).

Cette phrase illustre que la présence des concubines dans la cour royale témoigne, sinon légifère, la hiérarchisation au sein de la cour royale et des sociétés patriarcales en général. La présence des concubines tout comme celle des autres employés ne dépend pas du choix personnel du roi, cette structuration est imposée par la société et par la structure du pouvoir. Le harem devient ainsi une institution de reproduction sociale qui garantit

non seulement la continuité de la lignée et de l'autorité masculine. Il renforce tout aussi le prestige du roi, tout en organisant la vie des femmes selon des règles strictes et normatives.

En termes bourdieusiens, le harem est une manifestation de la domination symbolique, car il structure la société sans que ses règles ne soient contestées. La violence ne se montre pas physiquement, elle est intégrée dans les représentations culturelles et acceptée comme normale. Les femmes intègrent ces règles dans leur propre perception, ce qui contribue à leur aliénation. Cette violence symbolique peut se lire au lendemain de « La fête du couronnement » (Amadou Amal, 2024 : 9) du roi. Sa femme qu'il a aimée, appréciée et adulée durant de longues années, fait alors face à cette situation perplexe où la cour impose les concubines à son mari. Son couronnement s'accompagne d'une structuration de la cour mais aussi de la communauté plaçant le roi à la place qu'il faut et sa femme au niveau qu'elle mérite, celle d'être comme toutes les autres concubines. La femme est stupéfaite du changement radical qu'impose la cour au *Harem* sous forme d'une violence symbolique qui semble s'abattre sur elle, la privant de tous les avantages conjugaux initiaux.

Le texte de Djaili Amadou Amal nous informe d'ailleurs que par le biais de cette intronisation, le roi doit abandonner le titre d'homme ordinaire pour le substituer à celui d'un homme extraordinaire, dépossédant à sa femme légitime, toute autorité « sentimentale », approximative, hégémonique particulière par rapport à d'autres femmes auxquelles viennent s'ajouter d'autres exigences : « Si tu deviens lamido, on te donnera plusieurs femmes. J'ai toujours été contre la polygamie, tu le sais » (Amadou Amal, 2024 : 18). Cette phrase annonce la crainte de la femme du roi vis-à-vis de la polygamie. Un bouleversement hiérarchique s'impose dans la cour du roi. Le harem s'accommode des réalités incontestables qui imposent au roi un nouveau rythme discriminant le genre, mais qui s'avère légitime au regard de la société. Son homme, son mari mieux encore son amoureux adulé, n'est plus le même homme : « Il est à présent le lamido ! » (Amadou Amal, 2024 : 13), alors que qu'ils étaient si proches, affinitaires, complices et avaient fait quatre enfants ensemble. Mais le titre de « sa majesté » qu'il vient d'acquérir influence non seulement la vie du couple exemplaire, il change les données initiales sentimentales, relationnelles et affinitaires. L'épouse légitime se perd et se disperse dans la masse des multiples concubines que possède, par héritage normatif, le nouveau roi, d'où la crise psychologique de celle pour qui, le narrateur rappelle que : « Durant vingt-cinq ans, elle a été Bouss, Boussoura, chérie, prof, Daada saaré. Aujourd'hui, elle est seulement Maatiberi » (Amadou Amal, 2024 : 12). Le déclin de la considération qu'avait la femme du roi dépossède celle-ci de toute notoriété et devient par là-même une simple épouse : « Maatiberi, l'épouse peule qui lui rappelle qu'elle n'est plus qu'un titre désormais » (Amadou Amal, 2024 : 12). Cette dépossession ou destitution témoigne, voire prouve la structuration des sociétés traditionnelles africaines hiérarchisées mettant la femme à sa place dans le foyer conjugal et le roi, sur son trône dans son *harem* :

Cet homme qu'elle a aimé et chéri durant de longues années, cet ami et ce complice n'est plus son amoureux, celui qu'elle connaissait jusqu'au bout des doigts. Le père de ses quatre enfants, le compagnon des bons ou moins bons moments. Cet homme est à présent le lamido, le roi et, celui-ci, elle ne le connaît pas. (Amadou Amal, 2024 : 12).

Par ce principe d'hiérarchisation, la femme se sent marginalisée et humiliée à cause des stéréotypes et clichés qui contraignent l'homme à limiter les contacts, même

avec son épouse. On constate donc que la légitimation de cette domination repose également sur la sacralisation du pouvoir masculin et l'intériorisation des normes patriarcales, pour lesquelles le commun des mortels se doit de les respecter.

1.2. Doxa et sacralisation du pouvoir masculin

La doxa, selon Bourdieu, correspond aux croyances que les individus acceptent comme naturelles, symbole de domination masculine. Bourdieu ici, rejoint tout aussi Max Weber ; théoricien de la domination légitime, qui analyse le pouvoir de domination dans de sens de la légitimité, de légalité et de rationalité, dans la mesure où le pouvoir en place cherche à s'imposer comme juste, naturel, sur les dominés qui le subissent. Dans le roman, Boussoura, bien qu'éduquée, modérée et indépendante, ressent la pression de ces normes culturelles et traditionnelles. L'une de ces normes est que si son mari Seini devenait roi, ce dernier devrait vivre avec des concubines qu'il le veuille ou non, selon Djidda qui affiche une allure catégorique : « Un lamido a toujours des concubines. Même s'il n'en veut pas, on lui en donne » (Amadou Amal, 2024 :57). Chose que Boussoura ne semble pas assimiler. Elle savait qu'en laissant son mari se mêler à la chefferie, il était probable qu'il ne soit plus exempt de la liberté et du bonheur familial qui se dégagent dans son foyer actuel. Certes, c'est une triste réalité, mais en tant que femme instruite, Boussoura estime que, même si son mari devenait roi, le choix revenait à sa majesté d'avoir ou non et de vivre avec ou pas, des concubines. Cette phrase révèle comment la hiérarchie patriarcale est intériorisée, non pas imposée par la force, mais par l'acceptation sociale et symbolique. Le roi s'inscrit donc dans cette logique d'acceptation sociale et symbolique des normes préétablies via les rites, les traditions et les discours religieux qui renforcent cette légitimité. Selon Bourdieu, cette intériorisation est une forme de violence symbolique, car elle transforme la domination en évidence pour les dominés (Bourdieu, 2001 : 170). Ainsi, le patriarcat s'installe dans la conscience des femmes elles-mêmes, qui finissent par naturaliser leur soumission. Boussoura est surprise de la transformation subite de son mari qui devient subitement le commandeur de l'ordre de la valeur sur tous les plans, religieux, traditionnel et culturel. Désormais la cour et la communauté entière sont à ses pieds. Il est non seulement respecté et craint, il est celui à qui l'on doit désormais se soumettre (à son autorité) :

Boussoura n'arrive toujours pas à se rappeler à quel moment précis son époux, Seini, le médecin proche de ses patients, reconnu pour son altruisme et sa gentillesse, le père affectueux, attaché à ses enfants, le mari aimant et complice s'est transformé en roi tout-puissant. En lamido, le commandeur des croyants de toute la localité, le garant des traditions et de la religion. (Amadou Amal, 2024 :14).

Cette plainte de Boussoura témoigne que l'intériorisation est l'expression de la violence symbolique qui se manifeste plus subtilement que par la force brute. Les violences sexistes ne concernent pas que seulement le châtiment corporel issu de la domination masculine, elles regardent aussi bien évidemment le côté psychologique que Bourdieu qualifie de violence symbolique. On constate que le divorce milite en faveur de la gent masculine car les faits sociaux condamnent rarement l'homme et ne dédommagent jamais la femme pour ses choix qui vont à l'encontre de la tradition. Elle est punie sévèrement par les contraintes traditionnelles et religieuses sexistes. Voilà pourquoi Boussoura semble être coincée entre ses principes et envies de vivre une vie libre comme sa sœur Rahma (qui a choisi, chose très rare dans les communautés musulmane, le célibat)

ou se réconcilier avec son mari qui est entouré des concubines de la cour royale. Sakiné (celle qui subit la polygamie) lui rappelle constamment que même si elle divorce, elle ne pourra plus se remarier. Sa casquette de l'épouse du *Lamido* l'en interdit. Telle est la vie des femmes du roman que présente Djaili Amadou Amal. En résumé, une femme qui déroge au mariage est lynchée par les railleries acerbes et la stigmatisant ; une femme qui refuse le concubinage à son mari (Le roi) se livre au délaissement, une femme qui ne respecte pas les principes culturels et religieux s'expose au châtement de la malédiction. Tel est le discours qui est psalmodié aux femmes constamment, d'où, l'isolement et la dépression de Boussoura.

La violence symbolique est donc plus dangereuse et passe sous silence. Elle révèle les tensions entre coépouses et leurs époux, enfants et les membres d'une famille ou entre ceux de la cour royale. Elle réduit certes la femme au mutisme mais fait davantage d'elle un être méfiant, conservé, mais aussi une bombe à retardement.

2. La violence symbolique comme domination intériorisée

Les stéréotypes culturels et traditionnels discriminant le genre placent souvent la femme en position de dominée où celle-ci semble symboliquement subir un certain nombre de violence sous forme de domination intériorisée. Cette violence, qui se traduit par l'intériorisation, est fondée sur le consentement contraint et sur le silence rituel de domination.

2.1. Intériorisation et consentement contraint

La violence symbolique se manifeste dans l'intériorisation des normes sociales : les victimes les acceptent comme étant justes, bien qu'elles subissent une oppression. Boussoura est légalement mariée au roi et elle est reconnue comme l'unique épouse légitime du roi dans la cour royale. Refusant tout ce qui s'accommode à la royauté dès le départ, parce que les normes traditionnelles et culturelles impliquent que le roi vive avec les concubines, Boussoura se retrouve coincée et introvertie dans un mariage où son mari qui vient d'être intronisé doit remplir ses obligations liées au concubinage. Son mari, contre toute attente, a une concubine favorite. Ce qui irrite Boussoura, à qui Maa Dona reproche d'avoir laissé une longueur d'avance à cette parvenue de favorite de gagner davantage la confiance du roi. Mais Boussoura explique qu'elle n'a plus l'âge de rivaliser avec les concubines. Le roi est responsable de ses choix et n'implique en rien sa première épouse qu'elle est :

Il a des concubines, un harem, des enfants avec toutes ces femmes, il est le lamido, fait-elle avec amertume. Aujourd'hui, une favorite ! Demain, peut-être une deuxième épouse ! Puis une troisième, une quatrième. Que voudrais-tu que je fasse ? Pourquoi me battre contre l'inéluctable ? (Amadou Amal, 2024 :127).

Cette plainte traduit la pression psychologique et sociale ressentie par Boussoura. L'intériorisation de la domination conduit à un consentement contraint, qui la pousse à rationaliser sa soumission envers le roi. Et comme pour rejoindre Michel Foucault, qui analyse la domination via le concept de *biopouvoir*, le pouvoir de domination masculine se présente comme une simple hiérarchie des hommes sur les femmes, légitimant une construction sociale. Dans le roman, contre toute attente, le lamido a déjà une favorite parmi les concubines, qui veut prendre la place de Boussoura. Celle-ci constate avec

amertume la violence intériorisée des normes qui légifèrent le concubinage. Elle estime que les normes traditionnelles peuvent être rudes même comme elles obéissent à une logique d'hiérarchisation sociétale. Cette domination subtile indignifie nombre de protagonistes dans le roman. Boussoura ne peut alors s'empêcher déroger à son rôle d'épouse légitime. Pour manifester son indignation, elle refuse d'accompagner son mari pour la participation à un congrès en mode couple d'entant. Le roi, puisqu'il n'a plus désormais du temps à perdre, en retour, prouve à sa femme qu'il ne manque pas de compagnie et décide donc de choisir l'une de ses concubines à la place de sa femme légitime. Chose qui irrite encore plus Boussoura, car le roi est obligé d'afficher désormais la favorite qui aurait dû rester un secret de la cour royale. Sous forme d'une violence symbolique, le roi prouve à sa femme légitime, en qui il a le plus confiance, que le respect de ces normes et lois établies traditionnellement est une obligation. La femme n'a donc pas le droit de les remettre en cause ni encore moins discuter les ordres d'un chef traditionnel. Bourdieu ne s'éloigne pas aussi de la conception de Michel Foucault lorsqu'il souligne que la violence symbolique est efficace précisément parce qu'elle permet la domination sans recours à la force physique. Une efficacité qui, parfois, fait couler les larmes de la gent féminine, qui n'a visiblement pas le pouvoir de changer quoi que ce soit. Les dominés ne peuvent que participer eux-mêmes à leur propre subordination (Bourdieu, 1998 : 7). La violence symbolique s'exprime donc à travers des normes et principes culturels préétablis certes, mais elle peut aussi faire se pressentir à travers le silence et les rituels sociaux vestimentaires qui renforcent la hiérarchie masculine.

Dans le Harem du roi, et notamment dans la cour royale, l'organisation des femmes, tant sur le plan vestimentaire que comportemental, témoigne de cette structuration et de cette hiérarchisation, symbole des valeurs et normes sociétales saliniennes. Le style vestimentaire est un révélateur identitaire, structurant, hiérarchique qui permet de définir chaque femme qui exerce ou vit dans la cour royale. Tel est d'ailleurs le sens du discours que semble tenir, pour instruire, une des *djaagué*¹, à la femme légitime du roi : Boussoura, de voiler sa tête sous peine d'être confondue aux concubines royales qui, visiblement, n'en portent pas par pudeur et respect des us et coutumes :

Porter le voile est le privilège des femmes libres, et vous l'êtes. Les concubines n'ont droit qu'au foulard et les esclaves *djaagué* doivent être tête nue. Il ne faudrait pas qu'on vous confonde. Votre écharpe sur la tête sera plus jolie que sur votre épaule, ajouta la vieille femme en souriant. (Amadou Amal, 2024 :32).

Si le Lamido traite sa femme légitime au même titre que les concubines sur le plan conjugal via le *Walaandé*², il lui reste encore une marge de respect imposée par le comportement vestimentaire qui interdit aux autres concubines d'arborer le voile qui reste et demeure un accoutrement réservé aux femmes légitimes du roi dans la cour au harem. En effet, c'est cette intimité que le lamido a avec les concubines et ce traitement globalisant qui pousse sa femme légitime à créer une distance conjugale entre elle et son mari. Trainant douleur et mélancolie intérieures, Boussoura devient une femme presque

¹ Concubines du roi.

² Le *Walaandé* fait référence à cette norme conjugale polygamique peuhle qui permet à chaque femme d'avoir son tour auprès de l'unique mari qui doit recevoir chaque jour une de ses épouses. Généralement, l'épouse élue commence tôt la matinée en prenant en charge les travaux ménagers pour finir tard dans la nuit au lit conjugal du chef de famille.

dépressive, isolée, subissant intérieurement les conséquences de l'intronisation de son mari qui n'est plus le même qu'elle a connu :

Boussoura n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne rit plus, ne parle presque plus, ne mange plus que nécessaire, ne dort plus. Elle a perdu le goût de tout. Elle erre toute la journée comme une âme en peine dans la grande maison au cœur de la capitale qui a abrité les rires des enfants et l'amour d'un couple qui n'existe plus. (Amadou Amal, 2024 :54).

La jalousie, la solitude et la dépression de Boussoura et le respect des normes traditionnelles par son mari mettent en péril le couple amoureux, heureux et paisible à cause des concubines. Le motif culminant de cette dépression et solitude réside dans une question lancinante à plusieurs volets : « Quel besoin avait-il de concubines ? Pourquoi ? Elle se heurte à cette question qui la tourmente jusqu'à l'obsession ? » (Amadou Amal, 2024 :55), la poussant vers le silence et rituels de domination.

2.2. *Silence et rituels de domination*

Le silence des femmes et la répétition des rituels traduisent une acceptation intériorisée des normes patriarcales. S'interrogeant sur les obligations qu'impliquent les nouvelles fonctions du roi, l'une de ses filles s'inquiète de l'attitude de son père envers sa maman en ces termes : « Espérons que nous allons retrouver notre chemin dans ce labyrinthe, fit Mounira, inquiète. Pourquoi d'ailleurs cette distance entre ton espace et le nôtre, papa ? » (Amadou Amal, 2024 :30). Traditionnellement, l'homme et la femme ne doivent certes pas partager le même espace. Mais Mounira qui est habituée à la chaleur paternelle au départ, est surprise de plus avoir accès à son propre père par pudeur. L'appartement du lamido, son père se trouve à distance de marche de celui de sa femme et de ses enfants. Cette distanciation spéciale, entre le roi et sa famille vise à reproduire cette rituelle de domination de la femme par la séparation du cadre spatial, symbole de l'échelle de valeur. Sa fille, en posant cette question, montre que leur vie d'avant (libre, modeste et conviviale) et celle de maintenant (contraignante, solitaire et intériorisée) sont l'aboutissement de l'acceptation de la royauté par leur géniteur. Cette distanciation spéciale est une marque de domination symbolique, qui selon Bourdieu, fonctionne par l'invisibilité du pouvoir et par des pratiques intériorisées qui orientent les comportements (Bourdieu, 2001 : 170). Les rituels quotidiens, l'organisation du harem et la transmission des normes assurent une reproduction constante de la hiérarchie sociale. Le roi peut alors répondre majestueusement à sa fille : « Dans nos traditions, les hommes ne vivent pas dans le même espace que leurs épouses » (Amadou Amal, 2024 :30). Ainsi, la soumission féminine est rendue naturelle et inévitable, renforçant la légitimité du pouvoir masculin. Malgré cette intériorisation, le roman montre que l'habitus patriarcal qui peut être remis en question, laisse apparaître des fissures dans le système, notamment sur le plan comportemental.

Le contrôle exacerbé de la femme par l'homme est aussi un symbole de domination intériorisée. L'Homme reproduit de ce fait par-là même l'acte de domination par son comportement désobligeant et contraignant en tant que Bourreau. Reprenant le discours sur le concept d'hégémonie culturelle, Antonio Gramsci de son côté explique d'ailleurs que la classe dirigeante maintient son pouvoir par le consentement des dominés. Il rejoint un peu Bourdieu qui a aussi en partage la domination culturelle. Dans le roman, prenant pour prétexte la pudeur, l'homme embrigade la femme dans un système de contrôle qui soustrait à la femme toute possibilité de loisir et d'épanouissement. On peut

constater cela avec l'entrée de Seini dans le palais, annonçant des grandes réformes que sa femme, (instruite, professeuse de littérature et émancipée) n'a pas su venir. Boussoura est donc désormais envahie par un cortège de servants et d'agents de sécurité nommés, chacun, à des tâches particulières pour son bonheur, à la hauteur et à l'image des fonctions de l'homme qu'elle a épousé il y a des années. Elle reconnaît que son mari qui n'a jamais trahi le code de la monogamie qui engage leur mariage jusqu'au jour où, la nature et le peuple interpellent son mari, sur la voie de son destin qu'il n'a pas pu échapper à le devenir. La femme du lamido n'est plus libre : un gardien devra l'accompagner pour faire toutes ses courses, un gardien devra être dans le parage pour sa sécurité et le pire, elle devra avoir désormais l'aval du roi pour sortir de la résidence royale : « l'ordre vient du lamido et de personne d'autre » (Amadou Amal, 2024 :32), lui rappelle-t-on constamment.

Le rituel de domination est imposé par les principes traditionnels qui voudraient que la femme soit adulée, contrôlée, amadouée, appelée à se rendre belle pour faire plaisir à son mari. En imposant un chauffeur à sa femme pour l'accompagner dans ses courses quotidiennes dans la ville, le roi obéit justement aux principes de la tradition qui dictent ses règles des conduites quant à la préservation des valeurs et coutumes de la cour royale. Seini, voulant apprendre les bonnes manières et les principes de la cour royale à sa femme en lui imposant un chauffeur, se voit buter à une incompréhension avérée qui met le couple davantage en discorde. En envoyant la voiture de sa femme à la capitale politique, sans son avis, pour ne plus à la voir conduire d'elle-même, le roi impose par là-même sa notoriété prenant contrôle de tout autour de lui et de sa femme. Chose que celle-ci semble contester : « Certes, tu ne peux pas conduire ici car tu es l'épouse du lamido. Ça ne se fait pas. C'est contraire à nos traditions et, si tu le fais, tu t'attireras juste du mépris, et moi aussi. Mais, à la capitale, tu feras ce que tu veux. Ça te va ? » (Amadou Amal, 2024 :42). Boussoura, par respect pour la tradition, ne peut pas conduire elle-même sa voiture. Elle devra se faire aider par un chauffeur.

L'action de la femme d'un lamido est contrôlée dans les moindres détails. Elle ne doit plus aller n'importe où et n'importe comment : « Ceci dit, tu dois juste savoir que tu es l'épouse du lamido. Tu ne peux plus aller n'importe où » (Amadou Amal, 2024 :42). La femme se sent donc dominée symboliquement car, elle n'est plus libre de ses mouvements. Toutefois, les dominations sous forme de violence symbolique conduisent très souvent vers les tensions de la domination contre les résistances symboliques.

3. Fissures de la domination et résistances symboliques

Les violences sexistes laissent souvent des cicatrices visibles et même invisibles poussant la femme vers une prise de conscience sur sa situation marginale. Débordant les limites, ces violences poussent vers l'émergence d'une conscience critique féminine. Prenant pour appui la condition féminine, la littérature se présente comme un espace de dévoilement de sa marginalisation.

3.1. Émergence d'une conscience critique féminine

Le roman montre que l'habitus patriarcal n'est pas immuable. Certaines femmes commencent à se questionner sur leur condition, ce qui constitue une première forme de résistance symbolique. La femme sahélienne contemporaine ne vit plus sous l'ombre

d'elle-même comme jadis. De connivence avec les parents qui comprennent progressivement l'important de « l'éducation moderne » (Kalbe Yamo, 2018 :195), ceux-ci envoient leur progéniture dans des écoles prestigieuses pour suivre une formation académique et professionnelle compétitives. Par cette éducation, la femme sahélienne moderne peut mieux défendre ses droits même si certains sont encore à la traine. Le cas de Boussoura en est un exemple parfait. Ses parents ont pris au sérieux l'éducation de leur fille qui a réussi dans sa vie. Mais au-delà de ses fonctions de professeur de littérature, qu'elle est devenue plus tard, elle reste et demeure une bonne épouse, une femme au foyer, qui sait mieux défendre ses droits et assumer ses devoirs. Alors que les belles femmes et les jeunes filles en âge de mariage se mobilisent pour avoir l'attention du roi, Boussoura elle, d'un ton modéré, rappelle à son mari que la chefferie ne fait pas partie de leur projet de famille. Un médecin et une enseignante des lycées et collèges qui forment un couple modeste n'ont pas besoin de se mêler des choses de la chefferie traditionnelle. Son mari devrait laisser cette opportunité au profit de ses frères qui s'entredéchirent, pour se consacrer à son emploi et à sa famille. Car pour elle :

Tout va changer si tu deviens lamido, fit-elle, les larmes aux yeux. Nos projets, c'est que tu ouvres enfin ta propre clinique, que nous prenions le temps de voyager dès que je serai aussi à la retraite. Il n'a jamais été question de chefferie. (Amadou Amal, 2024 :17).

Comme une femme émancipée, Boussoura mise sur un projet d'épanouissement familial et conjugal et non sur la royauté. Sa résistance, ou du moins son refus à devenir la reine, montre qu'elle est une femme soumise mais indépendante et autonome. Elle ne permet guère à Seini de lui manquer de respect n'importe comment. Sa valeur ne dépend pas d'un homme ni encore moins d'un mariage. En prenant la défense des concubines mineures dans la cour royale, pour leur apporter une aide inconditionnelle, elle prouve une fois de plus que son éducation et son métier l'interpellent à défendre la cause des sans voix à la manière de Gayatri Spivak (2009), et non à attendre, espérer ou agir comme une victime. Elle prend, sous ses ailes, Aabou une jeune concubine du roi après avoir découvert qu'elle n'avait que seize ans. Elle plaide la cause de cette femme auprès du roi et interdit à son mari de s'approcher d'elle alors que la mineure vient de faire une fausse couche. Comme par manque de prudence, Seini, le féministe, ne se souvient pas du tout de l'âge de sa concubine et ne sait pas du tout qu'elle attendait un enfant de lui. Boussoura peut alors attirer l'attention de son mari en ces termes :

Aabou a fait une fausse couche pendant ton absence et, parce qu'il n'y avait aucun chauffeur au palais, c'est moi qui l'ai conduite à l'hôpital la nuit, pendant que tu folâtrais avec ta favorite. Mais, là n'est pas le sujet. Seini, j'ai tout accepté au nom de l'amour que je te portais, de la famille qu'on a construite ensemble. J'ai accepté que tu aies des concubines et même une favorite et, malgré tout ça, je te respectais encore ! Mais, comment as-tu pu coucher avec une gamine mineure, en faire ta concubine jusqu'à la mettre enceinte ? (Amadou Amal, 2024 :134).

Est-ce la faute du roi ou des principes traditionnels qui les légifèrent ? Cette question est capitale. Mais tout porte à croire que ce sont les tribulations de la cour royale tout simplement : les concubines les plus âgées capturent une fille au passage, la présentent au roi, la passent au contrôle de visite médicale et elle passe finalement dans le lit du roi quand celui-ci le veut. Boussoura agit donc en femme émancipée et avertie. Aabou n'est pas la seule victime du roi. Fanta aussi est arrivée dans la cour royale de la même façon. Quand il s'agit des concubines, le roi ne part jamais demander la main de la

fille, par lui-même, soit une maman vient directement avec sa fille pour proposer au roi (Aabou la mineure par exemple), soit les concubines les plus âgées partent chercher la fille en question (Fanta la mineure aussi) dès qu'elle découvre celle-ci est de la lignée servile ou encore que la fille vienne d'elle-même se faire proposer au roi (Safia, femme divorcée par exemple). La prise de conscience critique permet aux personnages féminins de repérer la violence intériorisée et d'envisager une autonomie psychologique. Bourdieu souligne à cet effet que la conscience des mécanismes de domination est le premier pas vers la transformation de l'habitus (Bourdieu, 1998 : 40). Cette transformation individuelle est renforcée par le rôle même de la littérature, qui devient un espace d'analyse et de critique. Pour le cas de Aabou, Boussoura en protectrice de sa « coépouse », lui propose de l'accueillir dans son appartement et met en garde son mari contre toute tentative de rapprochement de cette fille à nouveau :

Je veux que tu te tiennes loin de cette jeune fille. Aabou est désormais ma protégée et tu ne la touches plus, tu ne la regardes même plus. Elle ne fait plus partie de ton harem. Elle reste avec moi jusqu'à ce que je trouve une solution pour elle, dit-elle froidement. (Amadou Amal, 2024 :135).

Dans *Le Harem du roi*, l'émergence d'une prise de conscience n'interpelle pas uniquement la gent féminine, parmi les hommes dévoués à la tâche pour la défense de droit de la femme et surtout de leur dignité, il y a Seini qui refuse toutes idéologies d'esclavagisation et de marginalisation de la femme au sein de la cour royale comme le faisaient ses prédécesseurs, une pratique érigée en norme traditionnelle. Son souhait tout comme celui de son oncle est de donner à toutes ces femmes de la cour royale leur liberté. Le nouveau roi estime que s'il est intéressé ou attiré par une femme de plus, il préférerait engager logiquement la procédure du mariage. Sa démarche s'inscrit dans le cadre de la critique des sociétés patriarcales, donnant à la femme en générale et celle de la cour royale en particulier la liberté d'expression et l'autonomie. Seini avoue : « Je ne suis pas à l'aise avec cette idée de femmes esclaves. Si je veux une femme, je l'épouse, tout simplement. L'esclavage n'est plus d'actualité aujourd'hui » (Amadou Amal, 2024 :24). Seini, plus qu'avisé semble refuser toute instrumentalisation de la gent féminine dans le harem.

Toutefois, si le rôle imminent des esclaves sur la cour royale assure la légitimité, la continuité de l'autorité et la structuration de la royauté, alors le vœu de Seini de songer à les désengager de toutes tâches qui les ravalent toujours à l'esclavage, semble être la bienvenue. Certains sont là par choix et sont prêts à revendiquer cette identité d'esclave par nécessité lignagère. Leur présence donne à la cour royale un paysage cosmopolite et interculturel. Par cette considération accordée au capital humain au détriment de la tâche symbolique assurée à la cour royale, le *Lamido* prête une oreille attentive à ceux et celles qui sont là par obligation, en vue de leur liberté, et redonne envie de vivre à ceux qui ont choisi de vivre sous l'étiquette de l'esclave.

Les femmes esclaves du harem assurent la médiation entre la communauté musulmane et celle chrétienne notamment pendant la célébration des fêtes musulmanes, une marque considérable du vivre ensemble ethno-communautaire. Le titre du roman : « Le harem du roi » est très significatif. Il est le reflet des intrigues royales en général : « Il faut avouer que le harem désamorce les crises, il instaure grâce aux concubines des alliances avec les peuples non-peuls et favorise le vivre-ensemble entre les différentes ethnies » (Amadou Amal, 2024 :38). Le harem pour Seini n'est donc pas

le reflet, seulement, du mal et de l'exploitation abusive que subissent les femmes dans la cour royale, mais aussi de la capacité du roi à leur offrir un harem (un endroit, un refuge, une cour), un paysage royal où elles se sentent plus à l'aise d'y rester ou de partir ailleurs : « Le harem royal ajoute au prestige du lamidat » (Amadou Amal, 2024 :38). Seini vient donc, contre toute attente, avec des réformes de la cour, soumettant en cause l'œuvre de ses prédécesseurs, certes mais louables par plus d'un membre de la cour et de la communauté.

3.2. La littérature comme espace de dévoilement

En donnant voix aux femmes et en exposant les mécanismes invisibles de domination, Djaïli Amadou Amal transforme le roman en outil de contre-pouvoir symbolique. Les lecteurs peuvent observer, réfléchir et critiquer les structures patriarcales. Ainsi, le roman contribue à rompre le silence imposé par la tradition et à créer des espaces de résistance intellectuelle et morale.

La majeure partie des tâches royales sont assurées par des femmes esclaves ou des femmes triées sur l'ordre de besoin, formées ou initiées à une tâche au service de la royauté. Le langage qui s'assimile aux services dans la cour royale ne se compose qu'au féminin, en majorité. Bonnes ou mauvaises, les tâches confiées à ces femmes ne sont jamais soumises en question mais considérées comme une norme qui embellit le paysage de la cour royale mais aussi et surtout le visage de la société traditionnelle africaine, hiérarchique, échelonné, et ordonnée. :

Deux *soulaabé* étaient attachées à son service ainsi que deux *djaagué*. Les premières, des concubines du harem, actives sous le règne du précédent lamido mais qui n'avaient pas eu d'enfants, n'avaient pas pu bénéficier du statut de « mère d'enfant » qui les aurait affranchies d'office. Elles étaient désormais d'un certain âge et avaient donc décidé de rester au palais pour servir le lamido. Les secondes, également âgées, étaient des esclaves rattachées aux services domestiques. (Amadou Amal, 2024 :32).

L'écriture prosaïque de Djaïli Amadou Amal révèle aussi les attributs du roi. Ce n'est pas celui qui veut mais qui peut être roi. Un roi naît par essence prince et ne se choisit pas soi-même d'être roi mais le peuple le choisit, car il naît avec les indices d'un roi et c'est donc au peuple de lui révéler cette responsabilité, en la lui confiant tout en lui rappelant chaque fois la responsabilité qui est la sienne par ses attributs. Il peut fuir, se cacher, et décliner cette responsabilité, mais les éléments de la nature et de l'univers le conduiront toujours sur le chemin de son destin et ne pourra, par conséquent, décliner cette responsabilité ou cacher la lumière dont le peuple a besoin. Ils peuvent recevoir la même éducation avec ses frères mais ses caractères innés feront de lui un homme de lumière par rapport aux autres. L'une des contraintes liées à cette éducation semble être le respect pour la femme. C'est d'ailleurs parce que Seini a reçu une bonne éducation qu'il évite de heurter la sensibilité de sa femme par de nouvelles propositions de concubines qu'il a reçues des anciens, au départ. S'il décide de se confier à son premier ministre, *Kaigama*³, c'est justement pour mieux connaître et maîtriser ses attributs :

³ Un *kaigama* est considéré comme le premier ministre du royaume. Il est choisi sur le critère d'ancienneté, d'âge, de sage, d'expérience et connaissance et maîtrise des traditions et culture du peuple. En général, il présente comme le premier gardien de la tradition du peuple, une personne ressource cote culture et tradition.

L'éducation de prince que vous avez reçue respecte notre code de conduite, le *pulaaku*. La patience, la pudeur, la fierté, l'endurance et la dignité. Durant toute votre vie, vous les avez incarnées et c'est pour cette raison que nous vous avons élu. (Amadou Amal, 2024 :36).

Le roi est donc le choix du peuple de par ses attributs : modeste, modéré, juste et compatissant. La servitude liée à la présence des esclaves engage le roi à mieux les traiter car sa notoriété en tant que chef en dépend, même si visiblement il semble déclinier toutes responsabilités qui engagent les hommes et les femmes ainsi tâches de servitude qui leur incombent. L'un de ses premiers combats s'érige contre la tâche des *dajague*⁴ que le premier ministre définit ainsi : « En ce qui concerne les *djaagué*, c'est une servitude domestique, qui est utile au palais. Ce sont ces femmes esclaves qui accomplissent les travaux ménagers » (Amadou Amal, 2024 :37). Le roi semble compatir aux sorts des femmes esclaves ou pas et veut prendre la question en mains pour leur apporter un meilleur traitement. Il n'a pas le choix car, comme le suggère le premier ministre au sujet de ces gens vivant dans la cour royale :

Encore une fois, Majesté, ils sont tous là par choix. Selon la loi de notre pays, toute personne naît libre. Cette forme d'esclavage n'est pas liée à une traite ou à un trafic mais à un statut social accepté et assumé. Ceux qui ne veulent plus de cet héritage s'en sont simplement défaits. Ils ne viennent plus au palais et ont oublié leur condition. Toutes les chefferies peules détiennent des esclaves. Et les esclaves du lamido sont socialement plus élevés que les esclaves des individus lambda et s'en vantent. (Amadou Amal, 2024 :37).

En plus de la conviction favorable du lamido à l'amélioration des conditions de vie des femmes de la cour royale, le premier ministre milite tout aussi pour la même cause et met en garde le nouveau roi contre toute décision désagréable qui pourrait les discréditer. Engagé au côté des femmes elles-mêmes, la vision modérée de Seini vis-à-vis des conditions féminines vise l'épanouissement de celles-ci. La narratrice précise que « Pour éviter de trop réfléchir, Seini se jette à corps perdu dans le travail. Il se lance dans de multiples travaux afin de restaurer le palais et de lui donner une nouvelle splendeur » (Amadou Amal, 2024 :59). Mais la réaction du roi semble sarcastiquement attirer l'attention de la communauté, cela bien avant-même d'être intronisé roi. Son refus d'être polygame pour faire honneur à sa femme, sa sagacité romantique envers sa femme, son engagement à être et rester un père idéal pour ses enfants, sa sensibilité pour ses filles, amènent ses amis et l'entourage à lui coller des étiquettes d'homme féministe, parce que prêtant mains fortes et une oreille attentive à la gent féminine, en général. Le narrateur d'ajouter :

Seini ! Il avait toujours juré qu'il ne serait jamais polygame. Il fustigeait même ses amis et ses frères qui le devenaient. Et, parmi leurs proches, on l'appelait ironiquement « le féministe » ! Seini, un médecin attentionné, respecté, reconnu par ses pairs, un bon partenaire, romantique à souhait, un père irréprochable, qui se revendique fièrement féministe et prône la masculinité positive et qui, devenu le lamido tout puissant, avait désormais des concubines ! (Amadou Amal, 2024 :44-45).

⁴ Sans les concubines du roi. Elles peuvent être héritées sont en effet choisies par le roi même par d'autres employés de la cour. Mais une chose est cependant sûre, pour être concubine de la cour royale, il fallait être de la lignée servile.

Seini, au-delà de sa casquette de roi, reste et demeure un homme ordinaire aux valeurs indescriptibles qui font de lui le choix de son peuple. Son respect pour la femme et sa considération pour les tâches qu'exercent les femmes de la cour royale font de lui un roi qualifié, aimable et responsable. S'il est vrai qu'il a trébuché en vivant avec des concubines mineures, cela relève certainement de l'imperfection de l'humain, d'où sa culpabilité. La cour royale, à travers l'imaginaire peul, devient donc un lieu d'oppression, de répression, d'alliance entre conjointes, d'infidélité conjugale, mais aussi de rencontres et d'enjeu identitaire au féminin via l'histoire des concubines, un lieu de prise de conscience de la femme, de sa condition et de son envol vers l'autonomie, un espace du dévoilement de la résistance mais aussi enfin, de contestation des tribulations de dominations intériorisée dans les sociétés patriarcales.

Conclusion

Le Harem du roi illustre comment la tradition et le patriarcat légitiment une violence symbolique subtile mais puissante. L'analyse bourdieusienne permet de comprendre comment cette domination repose sur l'intériorisation de normes sociales, la naturalisation des hiérarchies et l'acceptation du pouvoir masculin. Cependant, la prise de conscience des personnages féminins montre que ces structures ne sont pas immuables et que la littérature peut jouer un rôle libérateur et critique, révélant les mécanismes de domination et ouvrant la voie à une réflexion sur l'égalité de genre. Esthétiquement, l'auteur peint les attributs d'un roi modéré, un père exemplaire, un mari parfait dévoué à la tâche d'un discours féministe. Ce qui fait de lui un homme admiré, adulé et choisi par son peuple. Le discours direct, mais aussi indirect associé au dialogue théâtral qui compose le texte, permet d'appréhender les tribulations de la cour au harem mêlée de querelles, de railleries acerbes, de tricheries, d'infidélités mais aussi de solidarité, de convivialité et d'humanisme. La cour au Harem devient donc le lieu de la manifestation hiérarchisée, échelonnée des sociétés patriarcales. La femme musulmane moderne, par sa capacité à être une personne large dans ses actions, tend de plus en plus à remettre en cause la violence symbolique, l'intériorisation de la domination de la femme, et le sexisme des stéréotypes et clichés traditionnels et culturels. Cependant, par cette initiative de la critique des sociétés patriarcales par la femme, ne vise-t-elle pas, par-là même et, certainement, la parité ?

Bibliographie

AFARO Margarette. 2014. « Le harem méditerranéen : la femme écrivaine face à un espace de rêve ou un espace d'exil culturel et personnel » in Vassiliki Lalagianni et Jean-Marc Moura (dir). *Espace méditerranéen Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*. Amsterdam-New-York : Rodépi. 10670.1.6 :21-34.

BHABHA Homi. 2007. *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. [Traduction Française de Françoise Bouillot]. Paris : Editions Payot et Rivages

BOURDIEU Pierre. 1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève : Droz.

BOURDIEU Pierre. 1998. *La domination masculine*. Paris : Seuil.

BOURDIEU Pierre. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Seuil.

BUTLER Judith. 1990. *Troubles dans le genre : pour un féminisme de la subversion*. [Une



- Traduction française de 2005 par Cynthia Kraus]. Paris : La Découverte
- DJAÏLI Amadou Amal. 2024. *Le Harem du roi*. Paris : Éditions Emmanuelle Collas.
- DJAÏLI Amadou Amal. 2010. *Walaandé. L'art de partager un mari*. Yaoundé : Ifrikiya.
- DJAÏLI Amadou Amal. 2017. *Munyal. Les larmes de la patience*. Yaoundé : Proximité.
- DURAND Gilbert. 1996. « Pas à pas mythocrique ». *Imaginaires francophones*, textes réunis par Danièle Chauvin. Grenoble : ELLUG (Ateliers de l'imaginaire), p.229-242.
- DURAND Gilbert. 1992. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod.
- ELNATHAN John. 2018. *Né un mardi*. Yaoundé : Ifrikiya.
- FOUCAULT Michel. 1976. *Histoire de la sexualité I : la volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- GRAMSCI Antonio. 2021. *Cahier de prison. Anthologie*. [Introduction et note critiques de Jean-Yves]. Paris : Gallimard.
- KALBÉ Yamo Théophile. 2018. « Quand la femme du Nord prend la parole : voix féminines et voies féministes dans les œuvres de Djaïli Amadou Amal, Fidele Djebba et Elisabeth Yaoudam. ». *Rhumsiki*. Hors-série n°2. (*Des savoirs locaux en Afrique*), pp. 177-192.
- JEUGUE Doungue M. 2023. « Discriminations à l'égard des femmes et développement durable à la lumière du protocole de Maputo relatif aux droits de la femme en Afrique » African p66. Year of Human Right With a focus on the Rights of Women, Union africaine, disponible sur <https://au.int/sites/default/files/documents/31520-doc-discriminations-à-legard-des-femmes-et-developpement-durable-à-la-lumiere-du-protocole-de-maputo-relatif-aux-droits-de-la-femme-en-afrique-par-dr.-martial-jeugue-doungue.pdf>, consulté le 10 mars.
- Ministère de la promotion de la femme et de la protection de l'enfant, Politique nationale de genre 2017, disponible sur <http://www.promotionfemme.gouv.ne/uploads/documents/5c79193989b63.pdf>, consulté le 09 mars 2023.
- NABILA Hamza. 2006. *Violences basées sur le genre*. Manuel de formation à l'attestation des écoutes du réseau. Maroc : Anaruz.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty. 2009. *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* [Traductions de Jérôme Vidal]. Paris : Les Editions Amsterdam.
- WEBER Max. 2015. *La domination*. [Traduit et édité par Isabelle Kalinowski]. Paris : La Découverte.